

Par Karolin Breda

Traduction : Aimie Bouju

Photo: ©WILD BUNCH



« Un chef d'œuvre bouleversant » pour certains (Le Figaro), des « stéréotypes séculaires » pour d'autres (commentaire dans Le Monde) : la Palme d'Or du Festival de Cannes « La vie d'Adèle, Chapitres 1 & 2 », du réalisateur tunisien Abdellatif Kechiche (L'Esquive, La Graine et le mulet) qui rencontre un succès sensationnel dans toutes les salles européennes depuis sa sortie en automne, est considéré comme le meilleur film français de ces dernières années. Le film en compétition aux Césars 2014 fait polémique, et pas uniquement en raison de ses scènes intimes audacieuses.

« Je suis femme et je conte mon histoire » - le parallèle entre le roman d'initiation de Marivaux « La Vie de Marianne », lu au début du film en cours de français, et l'histoire dans laquelle le spectateur sera plongé dans les trois prochaines heures n'indique pas seulement qu'il s'agit ici d'un film dans lequel les hommes n'ont pas d'importance. En effet, il est question ici d'un drame « coming-of-age » avec ses hauts et ses bas et au centre le personnage d'Adèle joué par la merveilleuse Adèle Exarchopoulos.

Les premières scènes du film racontent brièvement le quotidien d'une jeune fille de 15 ans : Adèle au lycée, Adèle avec ses amis, en famille au moment du dîner la bouche pleine de spaghettis, Adèle dormant dans son lit en position inversée. Avec son premier copain, un garçon sympathique du lycée, les choses semblent être compliquées. Et Adèle n'arrive pas à se séparer du ressentiment que quelque chose lui manque.

C'est alors qu'elle va rencontrer Emma (Léa Seydoux), lesbienne et étudiante en art avec laquelle se produira le fameux « coup de foudre » : une rencontre fugitive, un regard rapide et

voilà qu'Emma ne peut plus sortir de l'esprit d'Adèle. Une rencontre par hasard suivit par deux rendez-vous, d'un flirt intense s'ensuit une histoire d'amour passionnée. Sur le plan intellectuel entre autres, Emma devient alors le mentor d'Adèle qui s'aventure sur un tout nouveau terrain en matière d'amour mais doit aussi s'habituer à ces nouveaux plaisirs et, surtout, à ce nouvel environnement.

La question autour du genre dans cette histoire d'amour est néanmoins discutée en arrière-plan, sous la forme d'altercations homophobes dans la cour du lycée. On pourrait retrouver ici une certaine provocation, sans doute intentionnelle – car le film sort juste au moment où des centaines de milliers de français manifestent dans les rues contre le mariage homosexuel – ici l'homosexualité sert avant tout de cadre au récit d'une histoire d'amour intense entre deux jeunes personnes. Kechiche traite plutôt de la question de la recherche d'identité et du sentiment de non-appartenance en raison des différences sociales. Ceci devient particulièrement visible lorsqu'Adèle rencontre les amis d'Emma qui l'introduit dans un milieu bourgeois composé d'étudiants et d'amateurs d'art, branchés et créatifs. L'art c'est beau, pense Adèle qui vient d'un milieu assez humble. Mais il lui est difficile de s'impliquer dans ces conversations aux sujets complexes. Elle veut devenir professeur en maternelle et faire quelque chose de « concret » alors qu'Emma est convaincue que seule une profession créative permet de s'épanouir entièrement. Deux mondes rentrent alors en collision et l'incompréhension que rencontre Adèle face à son projet de vie se fait de plus en plus ressentir, même dans la relation.

L'éloignement entre les deux femmes conduit finalement à des disputes et s'achèvera par une séparation. Adèle, laissée à elle-même, plonge dans une phase de douleur et de profond désarroi. Entre temps elle devient institutrice et elle se bat jour après jour contre la douleur de la rupture. Puis elle finit par tirer une conclusion importante : la vie continue.

Le réalisateur va prendre du temps pour expliquer ce développement, beaucoup de temps. Il joue avec les regards, les moments forts, difficiles à tenir, et la proximité nue de la caméra avec le corps des acteurs qu'elle explore progressivement dans les moindres détails. Il utilise également d'innombrables métaphores comme entre autre la couleur bleue, qui orne non seulement les cheveux d'Emma mais est fortement présente tout au long du film – comme dans la bande dessinée de Julie Maroh. La couleur indique l'émotion qui prédomine : le « feeling blue », la mélancolie qui accompagne Adèle en permanence et la recherche de la pièce manquante du puzzle que la jeune femme trouve chez Emma, mais qu'elle perd à nouveau.

Il est très rare de voir un film qui laisse le public s'approcher de ses protagonistes d'aussi près. Après trois heures de films, le spectateur est familier avec chaque pore, chaque grain de

beauté, chaque grimace couverte de sanglots et chaque angle du corps d'Adèle. Même pendant les sept minutes de la scène intime vivement critiquée, le spectateur a l'impression d'être directement dans la chambre à coucher. Cette scène peut paraître trop longue pour certains ou alors un peu trop exagérée, cependant elle s'accorde d'un point de vue dramaturgique parfaitement avec le reste du film, considérant le fait qu'Adèle est accompagné à travers toutes ses expériences du début à la fin, de façon rigoureuse. Libre à chacun de juger si la relation intime, souvent jugé comme « ridicule » et « dépourvue d'authenticité » par le milieu lesbien lui-même, peut gagner une certaine esthétique ou non. Finalement, cette scène est relayée habilement par une séquence à la Gay Pride où les basses technos puissantes permettent au spectateur de reprendre son souffle.

Avec « La vie d'Adèle », Abdel Kechiche a réalisé un drame intense et à plusieurs facettes – plus radical que sensible – sur le passage à l'âge adulte. Il laisse le spectateur s'approcher tellement près d'Adèle qu'il lui est difficile de s'en séparer après la fin du film. Certaines questions restent alors sans réponse : quel chemin va-t-elle choisir et quelle sera sa prochaine grande expérience?